

## **Séance d'installation de William Kentridge à l'Académie des beaux-arts**

**mercredi 12 février 2025**

### **Discours d'Erik Desmazières**

Cher William Kentridge, par où commencer ?... Votre œuvre est d'une telle profusion : il y a le dessin, l'estampe sous toutes ses formes, le cinéma d'animation, la mise en scène de théâtre, d'opéra, le jeu de l'acteur, du mime, la performance, la sculpture et même la tapisserie... Beaucoup de drôlerie, d'influences de grands créateurs du XX<sup>e</sup> siècle et pourtant c'est à la grande histoire que vous êtes confronté dès l'origine et c'est par là qu'il convient de commencer.

Votre arrière-grand-père a fui la Lituanie et ses pogroms au début du XX<sup>e</sup> siècle et vous naissez dans cette Afrique du Sud de l'après-guerre où prospère une société divisée par la violence du régime de l'apartheid, régime qui se durcit même dans ces années, à rebours des mouvements de décolonisation déjà en marche un peu partout dans le monde.

Vous avez un an en 1956 quand Nelson Mandela est arrêté et il sera défendu par votre père Sydney Kentridge, avocat et inlassable défenseur de la lutte contre l'apartheid.

En 1960 le massacre de Sharpeville où des dizaines de manifestants non armés sont tués par la police entraîne un durcissement du conflit entre les communautés et vous découvrez par inadvertance des photographies du massacre. C'est pour vous un choc et le petit garçon d'à peine cinq ans prend conscience de la violence du monde dans lequel il vit, un monde dites-vous : « qui n'est pas comme vous pensiez qu'il était ».

Vous grandissez ainsi dans ce climat politique de plus en plus tendu où l'on voit l'Afrique du Sud bannie des Nations Unies et de plus en plus isolée même si les grandes puissances telles que la Grande-Bretagne, la France, les Etats-Unis rechignent à lui appliquer un boycott économique total, se contentant d'une suspension des ventes d'armes...

Mais dans le même temps vous commencez à vous intéresser à l'art, vous n'avez pas dix ans quand votre grand-père vous offre un livre sur la peinture de paysage avec en couverture un tableau du peintre du XVII<sup>e</sup> hollandais Hobbema et vous découvrez soudain des paysages bien différents de ceux qui entourent Johannesburg... déjà entrevus lors de votre premier voyage hors d'Afrique, en Grande-Bretagne et en Italie.

Le 4 avril 1968, Martin Luther King est assassiné à Memphis, puis c'est mai 68, vous n'avez que 13 ans, vous êtes bien trop jeune pour participer à ce mouvement mondial de révoltes qui touche tant d'universités. En Afrique du Sud c'est encore et toujours un durcissement de l'apartheid, avec en 1970 le « Black Homeland Citizenship Act » qui ôte la citoyenneté sud-africaine aux ethnies non blanches .

Vous ne pouvez échapper à l'actualité, à la situation politique de votre pays, et en 1973 vous décidez d'entreprendre des études de sciences politiques et d'études africaines à l'Université de Witwatersrand à Johannesburg, qui dureront trois ans. Puis changement d'orientation, en 1976, vous vous inscrivez à la Johannesburg Art Foundation, tout en vous dirigeant vers le théâtre. Vous créez avec des amis la « Junction Avenue Theatre Compagny », l'année même où ont lieu en juin les émeutes de Soweto qui provoquent des centaines de morts,

suite à la protestation pacifique contre l'obligation faite aux écoliers et aux étudiants de suivre les cours en Afrikaans, émeutes qui sont encore dans toutes les mémoires...

Et ça n'est pas fini : l'année suivante voit la mort du militant Steve Biko, - ce nom aussi reste dans nos mémoires - mort en détention dans des circonstances suspectes le 12 septembre 1977. C'est à nouveau votre père qui représentera la famille durant l'enquête. Votre mère, Felicia Kentridge, elle-même avocate et militante anti-apartheid créera en 1979 le Centre sud-africain de ressources juridiques qui défendait des noirs contre l'apartheid.

Le théâtre mais aussi le cinéma : vous avez 23 ans quand vous jouez dans « Travesties », une pièce de Tom Stoppard, dessinez les décors de « Play it again » et réalisez votre premier film d'animation « *Title/Tale* », un film de 2 minutes.

Parallèlement vous dessinez, vous gravez. Des dessins au fusain « le bâton brûlé si emblématique de l'Afrique ». Des estampes en taille-douce, des lithographies, des héliogravures, des xylographies, des sérigraphies moyens d'expression qui resteront toujours le fondement de votre art. Un univers graphique tout en noir et blanc. Vous travaillez avec des imprimeurs en Afrique du Sud mais aussi avec l'atelier ITEM rue du Montparnasse à Paris dirigé par Patrice Forest.

En 1979 a lieu votre première exposition personnelle à la Market Gallery de Johannesburg, intitulée « the Pit » (le puits, la fosse) où vous montrez un ensemble magistral de grands monotypes où l'on peut voir parfois l'influence de Francis Bacon.

C'est à cette époque que vous vous liez d'amitié avec John Maxwell Coetzee – qui recevra le prix Nobel de littérature en 2003 ; et qui comme vous juxtapose dans son œuvre de romancier réalité politique et allégorie.

En 1980, l'ONU décide le boycott des échanges culturels avec l'Afrique du Sud, ce qui pousse beaucoup d'artistes noirs à quitter le pays. Cette période est pour vous un moment de doute ; c'est qu'entre le théâtre et les arts plastiques votre cœur balance : vous délaissez un temps les arts plastiques pour le théâtre et en 1981 vous venez à Paris étudier la pantomime à l'école du mime Jacques Lecoq (1921-1999). Dans cette école s'enseignent le jeu corporel, les mouvements du corps comme mode d'expression privilégié alors que le visage se fige en masque impassible.

C'est aussi à ce moment-là que vous faites une incursion au cours de gravure de Joëlle Serve, rue Daguerre, lieu qui est devenu depuis mon atelier...

En 1982 vous épousez Anne Stanwick que vous aviez rencontrée au lycée puis retrouvée à l'Université, où elle poursuivait ses études de médecine. Vous aurez ensemble trois enfants.

Les années 80 voient la situation politique évoluer quelque peu avec des velléités de réforme de la Constitution mais on est encore loin d'une remise en cause du régime de l'apartheid et c'est dans ce climat que vous mettez en scène *Catastrophe* de Samuel Beckett en 1984 au Wits Theatre de Johannesburg. Vous écrivez et dirigez aussi un film *Salestalk*, qui n'est pas d'animation, avec de vrais acteurs, un décor et de vrais accessoires. C'est l'année où Desmond Tutu reçoit le Prix Nobel de la Paix.

Vous avez trente ans (1985) et le balancier repart des arts vivants vers les arts plastiques : vous revenez au dessin et au cinéma. Vous réalisez ainsi *Verkoek : Fête galante* (2,41 mn)

film d'animation où vous utilisez la technique d'arrêt sur image qui consiste à modifier le dessin entre chaque prise de vue... C'est un travail considérable et on comprend qu'avec une telle méthode vous réalisiez des films assez courts, d'autant plus incisifs et efficaces. En 1987 vous réalisez le film d'animation *Exhibition* (3mn). La même année vous réalisez *Johannesburg, 2<sup>nd</sup> Great City after Paris* - un dessin animé inaugurant la série de vos *Drawing for projection*.

Vous continuez votre œuvre graphique et en novembre 1988 à la Cassirer Fine Art Gallery de Johannesburg, trois œuvres de vous sont exposées : « *Art in a state of Grace* » - « *Art in a State of Hope* » - « *Art in a State of Siege* » « *Grace* », « *Hope* », « *Siege* », leurs titres sont significatifs et montrent que quelque part les choses bougent, et de fait l'année suivante en 1989 Frederik de Klerk succède à Pieter W. Botha à la tête du Parti national et devient président de l'Afrique du Sud ; il rencontre alors Nelson Mandela – dans sa prison – pour discuter du futur du pays.

Le 11 février 1990 - cela faisait exactement 35 ans hier ! - Nelson Mandela sortait de prison, les organisations interdites étaient à nouveau autorisées – entendant ce discours de De Klerk au Parlement c'est une émotion indicible. L'optimisme revient enfin.

Ce sont pour vous les années où se multiplient les films d'animation – toujours graphiques basés sur le dessin – les « *Drawings for Projection* » mais aussi la première « *Procession* » avec en 1990 : « *Arc/Procession : Develop, Catch Up, Even Surpass* ».

En 1992 débute votre collaboration avec Marian Goodman qui vous consacre une première exposition personnelle dans sa galerie de Johannesburg pendant que vous poursuivez vos « *Drawings for Projections* ».

1993 voit l'adoption d'une résolution pour la tenue d'élections libres, Nelson Mandela et Frederik De Klerk reçoivent conjointement le Prix Nobel de la Paix. Cette même année, après une absence de 23 ans l'Afrique du Sud est de nouveau présente à la Biennale de Venise et vous faites partie des artistes invités. L'ANC gagne la première élection démocratique tenue en Afrique du Sud et Nelson Mandela est élu président le 10 mai 1994 - un autre 10 mai ! C'est aussi dans ces années-là que se met en place la « Truth and Reconciliation Commission » ( Commission de Vérité et de Réconciliation ». Cette « thérapie politique » se poursuit pendant des mois – En écho vous créez *Ubu Tells the Truth* film d'animation qui combine des éléments documentaires et qui donne lieu à une suite de gravures.

Avec la fin de l'apartheid et l'espoir naissant d'une réconciliation entre ces communautés qui arrivent à dépasser un passé fait de tellement de violences et d'injustices, votre œuvre va prendre un tournant, abandonner le seul territoire de votre pays pour s'élargir et englober d'autres causes similaires.

Ainsi, en 1999 vous achevez *Shadow procession*, film d'animation utilisant des papiers découpés et des objets en 3 dimensions. Dans l'histoire de l'art on pense au triomphe de César, immenses panneaux peints par Mantegna conservés à Londres et aussi aux immenses Triomphes de Maximilien de Dürer ou d'Altdorfer gravés sur bois. Ces processions sont des triomphes, les vôtres sont tout l'inverse, inspirées de ces photographies en noir et blanc de réfugiés et de prisonniers, de tous ces mouvements de populations sur le continent africain mais aussi dans les Balkans et même pendant la Seconde Guerre mondiale... Le monde d'aujourd'hui n'est pas avare de ces images de

défilés de déplacés de tous âges qui marchent en masse interminablement le long des routes.

Vous continuez aussi à produire des éléments de la série « Drawings for projection ». Vous réalisez aussi 7 *Fragments for Georges Méliès*, *Day for Night* et *Journey to the Moon* qui sera présentée à la 51<sup>e</sup> Biennale de Venise en 2005. À un moment ou à un autre vous ne pouvez pas ne pas rencontrer Georges Méliès. Votre affinité avec lui paraît évidente : films de studio, de décors peints où l'auteur se met lui-même en scène... Comme si l'un et l'autre vous étiez à la recherche du spectacle total. Et à propos de spectacle total, c'est peut-être l'opéra qui s'en approche le plus : ainsi toujours en 2005, vous mettez en scène *La Flûte enchantée*, merveilleuse création que nous avons pu voir au Théâtre des Champs-Élysées à Paris et qui fut produite aussi à Bruxelles, Caen, Tel-Aviv, Naples, New-York, Milan, Tokyo, et aussi bien sûr au Cap et à Johannesburg.

Mais cela n'est pas votre première mise en scène d'opéra ; en 1998 vous aviez dirigé une version (un peu réduite) du *Retour d'Ulysse dans sa patrie* de Monteverdi avec la Handspring Puppet Company – introduisant de grandes marionnettes - et en 2011 *Le Nez* de Chostakovitch d'après un livret du grand auteur russe Evgeni Zamiatine inspiré de la nouvelle de Gogol, donné au Festival d'Aix-en-Provence. Il y aura aussi *Lulu* en 2015 et *Wozzeck* créé en 2017 au festival de Salzbourg et diffusé de New York en janvier 2020 dans plus de 200 cinémas en France.

Si la situation politique a changé sur le continent africain (même si bien sûr tout n'est pas rose), vous continuez néanmoins à explorer au travers de vos créations des pages sombres de la colonisation : ainsi le spectacle « *Black Box/Chambre noire* » monté à Berlin en 2005 a pour sujet le génocide des Héréros, ces populations de l'ancienne colonie allemande du Sud-ouest africain (l'actuelle Namibie) qui furent massacrées en 1904. Et en 2007 c'est « *What will come (has already come)* » qui reprend un épisode de la guerre de conquête des Italiens contre les Ethiopiens en 1935-1936.

En 2010 vous exposez en France au musée du Jeu de Paume, l'exposition a pour titre « *Cinq Thèmes* » et en même temps « *Carnets d'Égypte* » au Musée du Louvre.

2012 vous créez l'« installation – spectacle » « *The Refusal of Time* » avec la danseuse sud-africaine (trop tôt disparue au mois de décembre dernier Dada Masilio) en collaboration avec le compositeur Philip Miller, réflexion sur la perception du temps - Temps narratif, fragmenté, ralenti ou accéléré, spectacle qui fut montré à la Documenta de Cassel, création qui donna lieu aussi à la parution d'un magnifique ouvrage chez le regretté éditeur français Xavier Barral.

En 2016, vous terminez « *Triumphs and Laments* », une immense procession collée sur les murs des quais du Tibre à Rome (dans une technique qui n'est pas sans rappeler les œuvres de notre confrère Ernest Pignon-Ernest), œuvre éphémère qui sera érodée par la pollution et les intempéries, à l'image du temps qui finit par tout effacer : 550 mètres de long, 10 mètres de hauteur, des dizaines de personnages mythologiques ou historiques de l'histoire de Rome, de Romulus à Pasolini assassiné sur la plage d'Ostie sans oublier l'actualité brûlante d'un bateau de migrants traversant la Méditerranée...

Le Studio est pour vous important et essentiel. À l'image du vôtre en 2017, vous fondez à Johannesburg avec la plasticienne Bronwyn Lace le Centre for the Less Good Idea (le « Centre pour la moins bonne idée » (avec le constat que les trop bonnes idées sont sources

d'utopies catastrophiques), espace de travail collectif et de rencontre, laboratoire interdisciplinaire bouillonnant d'idées. Le centre étend ses activités et ses expérimentations au-delà des frontières de l'Afrique du Sud : c'est « le Centre outside the Centre » ; ainsi s'est-il produit au printemps 2024 à la Fondation Cartier à Paris où à travers une série de concerts, d'ateliers de musique – percussions -, de rencontres « il exportait l'énergie de Johannesburg, cette ville difficile, mais si belle et vibrante qui balance comme un pendule entre l'exquis et le tragique » pour reprendre les mots mêmes de Bronwyn Lace.

Comme vous l'indiquiez au journal le Monde au printemps dernier : « Notre espace, ce n'est pas la boîte noire parfaite ni le white cube idéal, mais un merveilleux atelier qui invite chacun à tout repenser dès les premiers pas, et à mêler toutes les disciplines. C'est comme ça que par exemple un chorégraphe peut avoir envie de travailler avec un poète. » Ainsi, en 9 ans d'existence, le *Centre for the Less Good Idea* a fédéré autour de lui plusieurs milliers d'artistes.

En juillet 2024, vous créez à Arles « *the Great Yes, the Great No* », une commande de la Fondation Luma en collaboration avec le Festival d'Aix-en-Provence. Une troupe d'artistes, de comédiens évoque le voyage effectué en mars 1941 sur le Capitaine Paul Lemerle... entre Marseille et la Martinique par des réfugiés fuyant l'Europe en guerre et les persécutions nazies, fascistes et franquistes. Parmi les passagers il y a André Breton, Claude Lévy-Strauss, le peintre Wilfredo Lam, Anna Seghers, Germaine Krull (qui prend des photographies pendant le voyage) Vous y ajoutez Aimé Césaire et sa femme Suzanne, Léopold Senghor, Franz Fanon et même deux figures historiques de la Martinique : Joséphine de Beauharnais et Joséphine Baker.

Ce spectacle s'accompagnait de l'exposition intitulée « *Je n'attends plus* », une œuvre d'art totale, galvanisante et d'une incroyable richesse.

Cher William Kentridge, votre œuvre est mondialement reconnue, elle vous vaut en 2019 de recevoir le très prestigieux Praemium Imperiale considéré comme le Prix Nobel des arts. Imprégné de l'histoire de votre pays, et plus largement de celle de la colonisation, vous en faites l'essence même de votre création. A l'instar de Callot, de Goya, de Daumier, de Manet, d'Otto Dix, Beckmann, Kollwitz, Grosz, vous dépassez le tragique et le métamorphosez en des œuvres d'une grande beauté plastique et d'une grande poésie. Mais vous, vous arrivez à y instiller de la légèreté, de la drôlerie, cette drôlerie grinçante et absurde qu'on pouvait trouver dans le mouvement Dada par exemple et les avant-gardes du début du XX<sup>e</sup> siècle, avec aussi un sens aigu de l'humour où, partie prenante, vous vous mettez volontiers en scène, plutôt deux fois qu'une, parfois dédoublé dans un face à face et un dialogue avec vous-même.

Non non, ne partez pas cher William, car nous sommes très heureux de vous accueillir dans notre compagnie.

Je vous remercie.